

Marie-Aude Murail

SAUVEUR & FILS

saison 6



Le livre

Jamais une psychothérapie n'a autant ressemblé à une enquête policière que dans cette saison 6. Qui est cet homme qui veut être reçu à 7 heures du matin au 12, rue des Murlins et qui a l'air de connaître la maison de Sauveur comme s'il y avait déjà vécu ? D'où vient Gilbert le Démon qui persécute la jeune Sarah en lui criant à l'oreille des insanités ? Pourquoi Ghazil Naciri a-t-elle volé une clé dans le sac de sa prof de SVT ? Qu'est-ce que Kimi va faire de ce revolver qui lui est tombé entre les mains ? Et Jovo, mythomane ou psychopathe ? Va-t-on enfin connaître son passé ? Si vous n'avez pas toutes les réponses en saison 6, c'est qu'il y aura une saison 7.

L'autrice

Marie-Aude Murail est née au Havre (Seine-Maritime) en 1954. Parisienne, puis Bordelaise, elle vit aujourd'hui à Orléans avec son mari. Ses trois enfants ont grandi, comme ses quelque 90 livres, qui ont traversé les frontières, traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50 pour services rendus à la littérature et à l'éducation.

Marie-Aude Murail

Sauveur & Fils

saison 6

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Planches de manga réalisées par Gabriel Gay (pages [295-296](#)).

© 2020, l'école des loisirs, Paris

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2020

Dépôt légal : septembre 2020

Couverture : Shutterstock/montage Sereg

Imprimé en France par XXXX

à XXXX

ISBN 978-2-211-30909-7

Le pessimisme est d'humeur.

L'optimisme est de volonté.

Alain

Précédemment dans
Sauveur & Fils...

Le 12, rue des Murlins, à Orléans, est une maison avec jardin, séparée en deux territoires qui devraient rester distincts.

Côté jardin, **Sauveur Saint-Yves**, solide gaillard de 1,90 mètre, 40 ans, veuf, martiniquais, vit avec son fils **Lazare**, 12 ans, et tente de recomposer une famille avec **Louise Rocheteau**, journaliste à *La République du Centre*, qui a elle-même deux enfants, **Paul**, 12 ans, et **Alice**, 16 ans.

Sous le toit des Saint-Yves vivent aussi **Gabin**, un jeune homme qui veut s'engager dans la Marine, et **Jovo**, un ex-légionnaire au passé inquiétant. Complétons la maisonnée avec un chat diabétique, deux hamsters et deux cochons d'Inde.

Côté rue, Sauveur, psychologue de quartier, reçoit ses patient·e·s, semaine après semaine. Nous connaissons déjà :

Les trois enfants **Carré** : **Blandine**, étiquetée hyperactive et très certainement angoissée, **Margaux**, aussi belle qu'intelligente, qui essaie de survivre à un passé de scarificatrice ainsi qu'à deux tentatives de suicide, et leur demi-frère, le petit **Maxime**, diagnostiqué autiste ;

Ella-Elliott, la jeune fille qui a commencé sa transition vers le sexe masculin, et son ami homosexuel, **Kimi**. L'un écrit, l'autre dessine ;

Samuel Cahen, en classe prépa, qui a retrouvé son père mais qui a aussi perdu son premier amour, Margaux Carré ;

Grégoire, le petit orphelin, et sa mamie, **madame Emsalem**, dont la fille est morte dans un accident de voiture ;

Frédérique Jovanovic, la petite-fille de Jovo, qui cherche inlassablement le bonheur. Dans la saison 5, elle a fait la connaissance de **Mathieu Koslowski**, le professeur de français d'Alice ;

Solo, de son vrai nom Youssef Naciri, gardien de prison à Saran, qui rêve de changer de vie.

Mais ouvrons tout de suite la porte aux nouveaux venus :

*Du lundi 26 novembre
au dimanche 2 décembre 2018*

Il faisait encore nuit. L'homme ne s'était pas attendu à trouver beaucoup d'animation dans une ville de province au petit matin, mais il eut la sensation angoissante d'être le seul vivant sur terre. À cette heure-ci, à Paris, les cafés allumaient leurs néons et les percolateurs faisaient entendre les premiers gargouillis.

Il descendit de voiture et son regard se porta sur le trottoir opposé. Les trois marches qui menaient au seuil de cette maison lui serrèrent le cœur. L'enfant était là, assis sur l'une de ces marches, accablé de remords, l'enfant qu'il avait été. Il traversa, invinciblement aimanté. Pourquoi avait-il eu besoin de revenir au numéro 12 de la rue des Murlins? Cela n'avait aucun intérêt, cela ne pouvait l'aider en rien. C'est alors qu'il vit à côté de la porte une plaque dont un lampadaire faisait étinceler les lettres dorées. *Sauveur!* « Que notre Sauveur vous soutienne dans cette épreuve! » C'était la phrase qu'avait dite le prêtre au cimetière le 26 novembre 1976. Quarante-deux ans

s'étaient écoulés, mais il n'avait pas oublié cette phrase, parce qu'à l'époque personne ne l'avait soutenu.

Sauveur Saint-Yves
Psychologue clinicien

L'homme aperçut la lumière qui filtrait à travers les rideaux. Quelqu'un était derrière cette fenêtre du rez-de-chaussée, quelqu'un qui ne dormait pas. Sans réfléchir à ce qu'il faisait, l'homme posa la main sur le heurtoir en forme de poing et l'abassa trois fois. Allait-on entendre les trois coups de l'autre côté? Il eut la tentation de s'asseoir sur les marches comme avait fait l'enfant au retour de l'enterrement. Mais un crachin désagréable s'était mis à tomber. Il se disposait à actionner de nouveau le heurtoir quand la porte s'ouvrit. Un homme grand et maigre se tenait dans l'embrasure.

– Monsieur Sauveur... Monsieur Saint-Yves?

– C'est ici, fit une voix qui semblait sortir des profondeurs de la terre.

– Il est très tôt, je sais, et je n'ai pas pris de rendez-vous... Est-ce que vous pouvez me recevoir?

Jovo s'effaça dans l'ombre pour laisser entrer l'inconnu. Il referma la porte derrière lui puis, sans un mot, le conduisit dans le cabinet de consultation. C'était là que le vieux légionnaire terminait parfois sa nuit, le fauteuil de Sauveur étant plus confortable que le banc, place de l'Ancien-

Marché. L'examen que Jovo fit du visiteur ne lui fut pas favorable. Des joues bleuies par une barbe naissante, des cernes si prononcés qu'on aurait dit des coquards : il avait tout du type en cavale.

– Tu veux un café ?

L'homme ne parut pas remarquer la rudesse du tutoiement.

– Oui, merci.

Sauveur avait récemment installé dans son bureau une cafetière et une bouilloire pour réconforter ses patients.

– Vous êtes psychologue ? questionna l'homme.

– C'est pas marqué sur la plaque ?

– Si, si... Mais c'est psychologue... ou psychiatre ?

Ou psychanalyste ?

– C'est ce qui est marqué sur la plaque.

Jovo avait repéré que Sauveur ne répondait pas directement aux questions.

– Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux nuits, soupira l'homme.

– Ça se voit. Tiens, enfile-toi ça derrière la cravate.

L'homme tiqua légèrement et prit à deux mains le bol de café que lui tendait Jovo.

– Il faut pourtant que je sois d'attaque demain.

– D'attaque ? répéta Jovo, mis en alerte par son passé de braqueur de bijouterie.

– Dans ma position, un homme doit toujours être

à 100 % de ses capacités. Jusqu'ici je n'ai jamais failli, même dans les pires moments de ma vie.

Un phraseur, pensa Jovo. Il en avait connu un, à la prison de Fresnes. Un Corse. Il avait été puni par où il avait péché. Un couteau lui avait agrandi la bouche d'une oreille jusqu'à l'autre. On avait pu le recoudre à l'infirmerie, mais il était mort quand même.

– J'ai essayé le somnifère de ma femme, mais ça n'agit pas sur moi avant 1 ou 2 heures du matin, et à 9 heures je suis toujours... comment dire ?

– Dans la mélasse.

– Mon médecin m'a prescrit un anxiolytique, du Xanax, reprit l'homme. J'ai arrêté parce que ça me... comment vous expliquer ?

– Ça t'ensuque.

L'homme s'agita dans son fauteuil. Ces petites phrases brutales allaient finir par l'atteindre. Mais Jovo, lui, trouvait qu'on avait déjà assez tourné autour du pot.

– Bon, c'est quoi, votre affaire ?

– Pardon ?

– Pourquoi que vous dormez plus ?

– Ah ? Oui... C'est la question.

– Je veux.

– Vous êtes tenu au secret professionnel, n'est-ce pas ?

Jovo acquiesça. Sauveur l'avait maintes fois assuré qu'il ne pouvait rien répéter de ce qu'on disait entre ces quatre murs.

– Pour commencer, je souhaite garder l’anonymat.

– Prends un autre nom, lui suggéra Jovo. Comme à la Légion.

L’homme eut un regard d’incompréhension.

– Quand tu t’engages, tu prends le nom que tu veux : ça remet les compteurs à zéro.

– Ah ? cette légion-là, fit l’homme, qui avait d’abord pensé à la Légion d’honneur.

– Le mieux, c’est un prénom. Monsieur Roger, par exemple.

– Ah oui ? fit l’homme, abasourdi.

Comment ce psy avait-il deviné que Roger était le prénom de son grand-père ? L’inconscient, c’était cela ? Une sorte de divination. Ou bien l’avait-il reconnu ?

Ne sachant comment poursuivre l’échange, il inspecta les lieux, cherchant à se souvenir à quoi ressemblait cette pièce autrefois. Était-ce la salle à manger ? Puis il lui revint en mémoire qu’il était un homme important, un dirigeant, un patron. Il fronça les sourcils de mécontentement.

– Bon, dit-il, comment procède-t-on ? Je n’ai pas beaucoup de temps à vous accorder.

– Moi non plus, répliqua Jovo, qui devait décaniller avant 8 heures.

Comme « monsieur Roger » n’avait pas répondu à sa question : « Pourquoi que vous dormez plus ? », il repartit à la charge :

– Le sommeil, c’est important.

N'importe quelle phrase prononcée de cette voix caverneuse, «les carottes, c'est bon pour le teint» ou bien «l'humidité réveille les cors au pied», aurait fait de l'effet.

– Oui, c'est important, admit monsieur Roger, le ton pénétré. Ma femme m'a suggéré de faire une cure de sommeil en clinique...

– J'ai connu un gars au Tonkin qui s'endormait au milieu d'une phrase. Comme ça, toc.

De plus en plus décontenancé, monsieur Roger examina le psy qui était en face de lui. Un grand vieillard aux cheveux de neige, aux yeux d'un bleu étonnant, la peau collée aux os lui sculptant un masque de bois.

– Effectivement, la maladie du sommeil, ce n'est pas plus... souhaitable, fit-il avec effort.

Il avait du mal à trouver ses mots. Or il avait une réunion de crise dans ses bureaux parisiens le lendemain à 10 heures.

– Mais qu'est-ce que vous me proposez? fit-il, s'énervant presque. Ces pensées qui tournent, qui tournent, ça m'empêche de me concentrer. Comment on peut s'arrêter de ruminer?

– Une balle dans le ciboulot.

– Vous dites?

– Tu demandes. Je te réponds.

Le suicide. Bien sûr, il y avait pensé. Mais c'était épouvantable que ce psychologue en évoque la possibilité.

– Ou alors la lecture, reprit Jovo.

– La lecture ?

– Ça endort.

Il y avait un livre par terre, une lecture psy de Sauveur, que Jovo était en train de feuilleter quand l'homme avait cogné à la porte. Il s'en empara et le tendit à monsieur Roger. Le titre sur la couverture fit sur celui-ci l'effet d'un électrochoc. *En finir avec la culpabilité.*

– C'est ça, c'est ça, bredouilla-t-il, c'est ce qu'ils veulent tous : que je me sente coupable !

Toi, mon gaillard, t'as pas la conscience tranquille, pensa Jovo. Le Corse aussi se prétendait innocent. Mais il avait bien découpé une gamine en rondelles.

– Vous m'avez reconnu ? Vous avez vu une photo dans la presse ? Je crois qu'ils ont parlé de moi à la télé...

Plus l'homme faisait de suppositions, plus le visage de Jovo se cadennassait. Alors, le prétendu monsieur Roger craqua. De son vrai nom, il s'appelait Didier Gérard. Il était le PDG des produits Roger Gérard, dont le slogan était : « La beauté par les plantes ». C'était au départ une modeste entreprise familiale, créée ici même à Orléans par son grand-père paternel, mais elle avait pris un fabuleux essor dans les années 1980. 15 000 salariés à ce jour. Des bureaux parisiens à la Défense. Une chaîne de production dans la *cosmetic valley* d'Orléans. Des boutiques dans le monde entier. Bref, une *success story*. Puis, le drame. Un des ingénieurs chimistes de la maison, Alain Koreneff, avait modifié la composition d'un des produits de

la gamme pour bébé, le lait Peau-de-Pêche. Peu après la commercialisation, des rumeurs avaient fait état de réactions allergiques chez quelques nourrissons, des rashes cutanés qui disparaissaient dès qu'on arrêta d'utiliser le lait.

– Ce n'était pas grave, des petits boutons sur les fesses ou sur les joues, minimisa le PDG. On me dit à présent que j'aurais dû organiser le rappel des lots incriminés. Mais ça s'était dispersé dans des centaines de boutiques, jusqu'au Japon! Vous imaginez le *bad buzz*?

Jovo n'imagina rien du tout pour la bonne raison qu'il ne connaissait pas l'expression, et monsieur Gérard poursuivit:

– J'ai demandé à ce qu'on revienne à l'ancienne formule, naturellement. Mais...

Sa voix se brisa.

– Entre-temps, il y a eu ce bébé. Qui est mort.

– Et comment qu'il est mort? C'est en mangeant son pot de pêche? questionna Jovo, qui avait peut-être un peu somnolé pendant l'exposé du PDG.

– Non, c'est un lait qu'on étale sur la peau pour le massage.

– Et ça vous tue? Vous avez mis quoi dedans? De la ricine?

– On avait seulement changé d'excipient pour modifier la texture.

Le Corse aussi avait modifié la gamine et il s'en était

pris pour vingt ans. Jovo s'aperçut que son cerveau battait la campagne et il revint au sujet :

– Votre ingénieur, là, c'est pas un Russe ?

– Koreneff ? Oh non ! Il est français. Son grand-père l'était peut-être ? Pourquoi ?

Il fallait se méfier des Russkoffs, ils étaient dans tous les coups tordus, mais Jovo serra les lèvres. Il avait appris à se tenir à carreau. Depuis quelque temps, Paul et Lazare le reprenaient quand il parlait des « bougnoules » ou des « négros ». Du racisme, qu'ils disaient. Mais, s'il n'avait pas le droit d'accuser Koreneff d'être l'assassin du bébé, Jovo pouvait mettre discrètement le PDG sur la piste russe.

– J'ai connu un gars à Haïti (Blessebois qu'on l'appelait) qui s'y connaissait en poison vaudou. Il m'a raconté que le poisson-globe qu'on pêche là-bas, il a un poison dans le foie. Si t'en manges la grosseur d'un petit pois, tu tombes raide mort d'un arrêt du cœur.

Monsieur Gérard écoutait, les yeux exorbités et les oreilles bourdonnantes. L'importante dose de caféine qu'il venait d'absorber, combinée aux deux nuits blanches, le conduisait au bord du malaise.

– Faudrait voir s'il y avait pas du poison dans votre pot de pêche parce que Blessebois, de son vrai nom, c'était Godounov.

Jovo conclut sa démonstration d'une voix d'outre-tombe :

– Il était russe.

– Je... je ne vous suis pas bien, marmonna monsieur Gérard. Vous pensez à... un acte de malveillance ?

Ce soupçon l'avait effleuré parce que le drame du bébé mort s'était passé à Orléans dans la famille d'une de ses employées. Peut-être un ou plusieurs flacons du lait Peau-de-Pêche avaient-ils été empoisonnés au stade de la mise en bouteille dans son usine orléanaise ? Dans ce cas, le changement de formule n'était pour rien dans la mort de l'enfant, et il n'était pas coupable.

– Bon, faut que j'y aille, le bouscula Jovo.

– Vous avez une urgence ?

– On va dire ça.

Jovo devait remettre le bureau en état pour que Sauveur ne s'aperçoive de rien. Monsieur Gérard se leva, un peu flageolant.

– C'est 20 euros, lui dit Jovo.

– 20 euros ? Ah oui... Bien sûr.

Monsieur Gérard eut encore suffisamment de lucidité pour penser que ce psy n'était pas cher. Quant à Jovo, il empocha, très satisfait, de quoi se payer deux paquets de clopes.

Au moment de quitter le 12, rue des Murlins, monsieur Gérard ne put s'empêcher de demander :

– Il y a bien un jardin de l'autre côté ?

Les yeux bleus de Jovo étincelèrent sous la broussaille des sourcils. Méfiance.

– Dans ces maisons bourgeoises, insista le PDG, il y a

une ouverture sur la rue et une autre qui donne sur un jardin et sur... une venelle.

Le mot de venelle lui était revenu tandis qu'il parlait.

– Y a une caméra à l'entrée du jardin, lui répondit Jovo pour le dissuader de toute tentative de cambriolage.

Monsieur Gérard hocha la tête, troublé. Les choses auraient-elles été différentes s'il y avait eu autrefois une caméra, filmant les allées et venues dans la venelle du Poinceau ? Aurait-on vu avec qui Patricia s'était éloignée ? Il sursauta en se sentant empoigné. L'étrange psychologue le poussait fermement vers la rue.

– Et... et au cas où je souhaiterais poursuivre ce... cette thérapie ? bredouilla-t-il.

– Même heure, dit Jovo.

– Très bien, mais quel jour est-ce que...

– Même heure. C'est pas le jour qui compte.

Clac, clac, deux tours de verrou, et Jovo alla fissa aérer le bureau, lava les tasses, remplaça sur l'étagère le livre *En finir avec la culpabilité*. Puis il partit fumer sous le crachin qui s'obstinait. Ni vu ni connu, j't'embrouille.

À l'étage du 12, rue des Murlins, l'autre personne matinale de la maisonnée venait de se planter devant la porte de Sauveur et Louise.

– Miou.

Car c'était Miou. Le bon gros chat à face de lune prenait très à cœur son rôle de réveille-matin. N'entendant

aucun bruit dans la chambre à coucher, il se mit à griffer le bas de la porte. Sauveur parut, enveloppé dans une robe de chambre qui déclarait dans son dos : « Je suis le plus beau ». Il n'aimait ni les robes de chambre ni les déclarations de ce genre, mais c'était le cadeau de la fête des Pères de la part de Paul, Paul qui, depuis ce jour-là, l'appelait officiellement « papa ».

Quand, trente minutes plus tard, Sauveur quitta la cuisine pour aller travailler, il laissa derrière lui toute une effervescence de hamsters et de cochons d'Inde affamés et des chamailleries à propos de bol-Barbapapa-qui-n'est-pas-à-toi. Dans le couloir, il eut encore le temps de saisir au vol cet échange :

PAUL : Papa m'a filé 10 euros.

LAZARE : Hein ? Et moi ?

PAUL : Mais pas Sauveur. Mon autre père...

Sauveur acceptait dans sa vie des choses qu'il aurait jugées impensables dans une thérapie familiale, par exemple qu'un beau-père se fasse appeler papa.

Il plissa le nez en entrant dans son cabinet de consultation et ouvrit grand la fenêtre. Il aperçut alors Jovo qui remontait la rue des Murlins sous la pluie en traînant la jambe gauche, et il pensa aux forçats d'autrefois qui, après avoir tiré un boulet pendant des années, trahissaient leur passé en continuant de claudiquer. De la main, il fit un signe amical au vieux forban, mais il avait déjà la tête ailleurs. Sarah Albert. Une nouvelle patiente. Dans

les quelques phrases échangées par téléphone, il lui avait trouvé une voix très contrôlée. Il s'attendait à une adulte un peu verrouillée. Pourtant, ayant poussé la porte de la salle d'attente, il aperçut une ado avec deux petites tresses comme deux petites queues de rat, porteuse de lunettes sans chic, de vêtements sans grâce, fluette, falote, insignifiante.

– Mademoiselle Albert ?

– Oui.

– Sarah Albert ?

– Oui.

– C'est vous qui avez pris ce rendez-vous ?

– Oui.

Il était inutile d'attendre l'adulte qui l'accompagnait : il n'y en aurait pas. Dans le cabinet de consultation, mademoiselle Albert s'assit sur le bord d'un fauteuil, posant ensuite un gros sac de sport sur ses pieds, comme si, sans ce lest, elle risquait de s'envoler au plafond. Qui lui avait conseillé de consulter un psychologue ? Un médecin de famille, l'infirmière scolaire, ses parents ? Une copine, peut-être ? Sauveur prit sa voix la plus empathique pour lui demander :

– De quoi souhaitez-vous me parler ?

– J'ai un problème d'acouphènes.

– D'acouphènes ?

– Oui, ces bruits qu'on entend et que les autres n'entendent pas...

Ascenseur émotionnel ([page 294](#)) : C'est le fait de passer de façon rapide et intense d'un sentiment de joie à un sentiment de tristesse, ou inversement. L'ascenseur émotionnel rend nos souvenirs inoubliables. J'utilise pour ma part une autre métaphore, celle des montagnes russes, pour décrire ce que ressent le cœur adolescent (ou d'une personne très émotive) au cours d'une seule journée. J'ai lu récemment qu'on éprouvait en moyenne quinze émotions négatives et quinze émotions positives par jour. Je vous laisse vérifier...

Psychogénéalogie ([page 321](#)) Selon la psychogénéalogie, les traumatismes vécus et les secrets enfouis par les ascendants ont une répercussion sur la vie, les comportements, les troubles psychologiques, voire les maladies de la descendance. Voilà pourquoi, dans un mélange de superstitions et de connaissances, Sauveur craint une répétition du drame déjà vécu par lui, le suicide de sa femme, quand il voit se mettre en place quelque chose d'un peu similaire : celle qu'il vient de demander en mariage et qui est enceinte de lui, Louise, est une jeune femme blonde d'aspect fragile comme sa première femme. En quelque sorte, ce drame, mal résolu, peu verbalisé, pourrait se reporter sur l'enfant à naître et faire de lui, comme de Lazare, un orphelin.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Sauveur & Fils, saisons 1, 2, 3, 4 et 5

Malo de Lange (anthologie)

Ma vie a changé

Amour, vampire et loup-garou

Tom Lorient

L'expérimenteur (avec Lorris Murail)

Oh, boy!

Maité coiffure

Simple

La fille du docteur Baudoin

Papa et maman sont dans un bateau

Le tueur à la cravate

Trois mille façons de dire je t'aime

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

Charles Dickens

La série des *Nils Hazard*:

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell?

Rendez-vous avec Monsieur X